

un appartement spécial, pour y exécuter ses mosaïques en bois. La suite du prince resta dans le corridor.

Charles-Quint crut faire plaisir au duc d'Este en l'emmenant dans la cellule du frère et frappa à la porte.

— Qui est là ? demanda une voix à l'intérieur.

— Charles d'Autriche ! répondit l'empereur.

La porte s'ouvrit, et l'empereur entra ; le duc d'Este voulut le suivre, et il avait déjà mis un pied sur le seuil, quand Damiano le repoussa vigoureusement en lui signifiant qu'il ne lui permettait point d'entrer chez lui.

Charles Quint dit au religieux que c'était le duc de Ferrare mais Damiano répondit :

— Auguste Majesté, je connais fort bien Son Excellence monsieur le duc ; j'ai un motif légitime de lui refuser l'entrée de mon atelier. J'use de mon droit dans le domaine de ma juridiction, et il n'a qu'à aller plus loin avec ses barons.

— Mon bon frère, reprit l'empereur, dites-moi simplement ce que vous avez contre le duc ; si vous lui permettez d'entrer chez vous, j'arrangerai cette affaire sur le champ.

— Eh bien ! si Votre Majesté veut régler cette affaire, que monsieur le duc attende à la porte, et j'expliquerai ma manière d'agir.

Charles-Quint sourit et fit signe au duc d'Este de rester en arrière, puis il écouta les plaintes du frère, qui lui expliqua que, traversant les États du duc, on l'avait forcé sans ménagement à payer un droit d'entrée pour les outils en fer et acier, qui lui étaient indispensables pour exercer son art, tandis qu'il n'avait jamais été obligé de payer un pareil droit en voyageant dans les États dont les princes sont de généreux protecteurs des arts. Cette exaction l'avait tellement irrité, croyant surtout qu'elle avait été faite sur l'ordre du duc, qu'il s'était mis en tête de la faire expier au duc d'Este s'il en trouvait l'occasion. Elle se présentait maintenant, et il ne pouvait la laisser s'échapper sans en profiter.

L'empereur, après avoir entendu les griefs de Damiano, le pria de se retirer un moment dans une autre chambre ; puis il appela le duc d'Este qui se promenait dans le corridor, et lui dit pour quel motif Damiano lui avait refusé l'entrée de sa cellule ; enfin on arrêta les moyens de compensation.

Le duc promit de rendre le droit d'entrée perçu dans ses États, ensuite il rédigea un document qui accordait à tous les artistes, particulièrement de l'ordre des Frères-Prêcheurs, un libre passage avec leurs outils dans son duché. Cet acte devait être un témoignage de son estime pour un aussi excellent artiste.

Damiano se montra très satisfait et répondit :

— Monsieur le duc vient de me donner une preuve de sa générosité ; par sa manière d'agir il m'a rendu son serviteur dévoué. Je lui permets volontiers à présent d'entrer dans ma cellule, et, comme témoignage de ma haute considération, je veux bien lui offrir en souvenir une de mes œuvres.

Voilà comment la famille d'Este, par la noble façon d'agir qu'un de ses membres a montrée dans cette circonstance, a gagné, non seulement l'estime de frère Damiano, mais encore une admirable œuvre d'art.

Dès que la concorde fut rétablie, les deux princes visitèrent la cellule de Damiano, et s'étonnèrent qu'on pût obtenir par des incrustations en bois un aussi grand effet que par la peinture.

Damiano leur mit sous les yeux une représentation de la Passion du Seigneur, terminée jusqu'au dernier vernis, et ils remarquèrent à plusieurs contours l'assemblage des divers morceaux de bois. Après l'avoir poli pendant quelque temps, le tableau ressortit dans tout son éclat comme une peinture. L'artiste fit hommage de ce chef-d'œuvre à l'empereur, qui l'accepta avec plaisir. Ainsi cette aventure fâcheuse au début, finit à la satisfaction de tout le monde.

Nous ne croyons pas qu'elle ait jamais été racontée, ni en France, ni en Allemagne ; elle a un cachet original et montre dans le pauvre religieux un esprit énergique, qui, contrarié dans la pratique de son art, osa se prononcer avec tant de hardiesse et de fermeté.

Il est à supposer que cette anecdote saura plaire à tous ceux qui la liront.

Si les amis des arts dans les cellules se distinguèrent ordinairement par leur modestie, ils n'étaient pas forcés de souffrir à titre d'humilité ; dans certains cas ils savaient se prononcer librement et opposer une énergique résistance. Damiano en fournit la preuve en face d'un puissant monarque dans l'empire duquel le soleil ne se coucha jamais.

En présence de cet empereur, il osa faire à un duc un reproche qu'il méritait.

Après des années d'un règne universel, le puissant empereur trouva dans le cloître la paix que fra Damiano y avait cherchée et déjà goûtée des sa jeunesse.

Quel est celui dont la vie fut la plus heureuse, de Charles-Quint ou de fra Damiano de Bergame ?

Le célèbre mosaïste mourut le 30 août 1549.

A. D.

Kingsville, 1899.

## QUELQUES NOTES

Les journaux ont parlé d'un camp militaire à Lévis. Cette nouvelle me remet en mémoire quelques lignes que j'écrivais de Lévis même, mais que j'avais laissées dormir au fond de mes cartons.

Les voici :

La locomotive, infatigable, se balance avec la grâce d'un éléphant et tire avec rage cinq ou six wagons sur la voie ferrée qui s'éloigne, là-bas, en se rétrécissant de plus en plus, et disparaît.

Les sièges sont remplis. Sur le mien, un monsieur, immense, et son incommensurable moitié. On me presse comme une sardine dans une boîte. C'est visible, je rendrai l'âme si le jeu continue. Enfin ! Richmond, et merci, grand Dieu, ils vont débarquer.

\* \* \*

Bon ! me voilà seul. Je vais respirer. La vie m'est rendue avec... ô enfer ! cauchemar !... Une femme, jolie, élégante, avec ses trois bambins ; elle vient se placer... devinez où ?

Quels lurons ! Ça rit, ça pleure, ça crie, ça me grimpe sur les épaules, passant des doigts gentils dans ma chevelure, m'écrasant le nez, m'arrachant les oreilles, collant mon pantalon avec du sucre à demi fondu... La mère, elle, la conscience nette, dort, là, devant moi, et un sourire moqueur semble effleurer sa lèvre rosée.

\* \* \*

Enfin, nous voici arrivés à Lévis ! Si mes bourreaux ne me laissent pas, moi je m'en vais. Au revoir, ô vous qui dormez, madame ; bambins, adieu !

Lévis est une ville enchantée.

Sur les côtes, la vue domine. On aperçoit à gauche Spencer-Wood, plus loin Sillery qui s'avance dans le fleuve comme pour donner un baiser d'amitié à Saint-Romuald, situé sur l'autre rive.

À droite, Montmorency d'où s'élançent en gerbes bondissantes et vaporeuses, une des plus belles chutes qui existent.

Plus près de Québec, Beauport, célèbre dans l'histoire ; plus près encore, Limoilou, appuyé sur le bras de la rivière Sainte-Croix, regarde Charlesbourg. Charlesbourg voit au loin les deux Lorettes, souriantes comme des fillettes dans un champ de fleurs.

En face de Lévis, Québec avec ses souvenirs et ses monuments : la Cathédrale, l'Université, le Séminaire, le Château Frontenac.

La Terrasse Dufferin frappe naturellement le regard : elle est une des merveilles de la nature, lieu charmant et plein de poésie, aimé des Québécois et des nombreux étrangers qui visitent la cité de Champlain.

De Québec, le coup-d'œil est splendide vis-à-vis la chute Montmorency, l'île d'Orléans se montre coquette.

La ville de Lévis, à deux cents pieds au-dessus de la nappe cristalline du Saint-Laurent, semble planer dans sa parure de feuillage et de fleurs. Au-dessus des

pics escarpés, parmi les arbres, on voit l'église Notre-Dame, l'Hospice, le Couvent et le Collège.

Ce dernier, quoique jeune encore, est avantageusement connu par ses succès, par les hommes de talent qu'il a formés, par les prêtres si dévoués qui en ont la direction et dépensent leur vie pour faire des "hommes dans le sens vrai du mot," c'est-à-dire des piliers solides de la société civile ou religieuse.

Lévis ! Québec ! noms glorieux, chers à plus d'un cœur, la renommée vous a chantés à tous les mondes, aux plus lointains échos, et vous êtes dans l'âme de tout Canadien.

\* \* \*

C'est le soir, un soir sans lune.

Grand-père rappelle sa jeunesse, et grand-mère—qui sait tout ça—écoute, la bouche ouverte, les yeux grands, et se berce.

Soudain, le clairon sonne dans la route ; à peu de distance, des silhouettes rouges se dessinent, une grande foule approche d'un pas régulier : ce sont les militaires du camp. À neuf heures, on simulera la guerre au fort n° 2.

J'attelle. Un ami monte avec moi. Nous filons.

Tous les âges des deux sexes, au fort qui apparaît dans l'herbe verte et touffue, sur laquelle courent et sautillent des bambins, où se promènent les spectateurs "d'une guerre en perspective."

Les soldats se dispersent dans les taillis, entrent au commandement des chefs dans le bois, d'où ils attaqueroient à l'improviste.

Chacun est à son poste ; la sentinelle prête l'oreille.

— Qui vive ?

Malheur à qui ne sait le mot d'ordre !

Une heure encore, et le combat s'engagera.

L'obscurité vient ; des nuages sombres s'abaissent.

Il va pleuvoir.

Un contre-ordre est donné, on retourne au camp.

Adieu, combat simulé !

La fanfare guerrière éclate, le bataillon, bercé au cliquetis de ses armes, s'éloigne d'un pas cadencé.

Chacun retourne chez soi, déçu.

Je hâte mon cheval ; rapide, il passe devant la foule. Tout à coup—j'en frémis encore de crainte, pas pour moi, pour mon ami—au tournant de la route, deux roues de ma voiture se brisent.

Je saute à la bride du cheval qui se cabre... le tonnerre gronde... l'éclair brille... la pluie tombe... je nage dans la boue... et, le dirai-je ? la foule éclate de rire...

Peuple, ris, éternel rieur,  
Car dans le rire est le bonhen

*Antonio Pelle tieri*

## PAUVRE CRÉMAZIE !

*Il dort loin du pays qu'en strophes immortelles  
Il chanta, ce poète, aux jours de ses malheurs ;  
Lui qui sema l'ivresse en des pages si belles  
Ne récolta toujours qu'alarmes et douleurs.*

*Si parfois sa pensée aux voûtes éternelles  
Demandait à grands cris de quoi sécher ses pleurs,  
C'est qu'il voyait déjà des heures plus cruelles  
Que troublerait encore une tombe sans fleur.*

*Ceux que sa lyre triste avait bercés souvent,  
Laisseront son souvenir à jamais disparaître  
Et semblent le jeter, comme sa cendre, au vent !*

*Si nous sommes Français, soyons dignes de l'être  
En élevant un jour à celui qui n'est plus  
Au moins une humble pierre avec son nom dessus !*

ALBERT LOZEAU.

Montréal, 1899.

Les âmes froides n'ont que de la mémoire, les âmes tendres ont des souvenirs, et le passé pour elles n'est point mort, il n'est qu'absent. — CHARLES JOLIET.